

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jacques Pelletier
Lla littérature à l'épreuve du social

Francine Bordeleau

Numéro 82, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38841ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bordeleau, F. (1996). Jacques Pelletier : lla littérature à l'épreuve du social.
Lettres québécoises, (82), 9–10.

Jacques Pelletier : la littérature à l'épreuve du social

Professeur de littérature à l'Université du Québec à Montréal et auteur de plusieurs ouvrages dont *Les habits neufs de la droite culturelle*, qui suscita la polémique, Jacques Pelletier s'insurge contre la désaffection des élites.

INTERVIEW

Francine Bordeleau

IL A RÉCEMMENT PUBLIÉ *LE POIDS DE L'HISTOIRE* (Nuit blanche, 1995), un recueil d'articles analysant les rapports qui se sont établis entre la littérature, les idéologies et la société pour la période, allant des années trente aux années quatre-vingt, qui marque l'entrée du Québec dans la modernité. Il prépare un livre sur Victor-Lévy Beaulieu, qu'il considère comme un écrivain important. Mais on identifie d'abord Jacques Pelletier aux *Habits neufs de la droite culturelle* (VLB, 1994), un petit livre qui a eu l'heur de susciter la controverse.

Dans cet ouvrage pamphlétaire, il vilipendait les idées de Jean Larose (*L'amour du pauvre*) et de François Ricard (*La génération lyrique*), et écorchait au passage les livres de Denise Bombardier.

« Ce que disaient ces gens-là dépassait la littérature comme telle. J'y ai vu l'écho du courant conservateur qui afflige le Québec depuis quelque temps », rappelle aujourd'hui Jacques Pelletier. Plus précisément, l'essayiste reprochait — et reproche encore — à *L'amour du pauvre* « le mépris pour le Québec qui y est étalé, son exaltation de la littérature, et sa conception élitiste de l'école ». En ce qui concerne Ricard, Pelletier était — et est encore — en désaccord avec son analyse

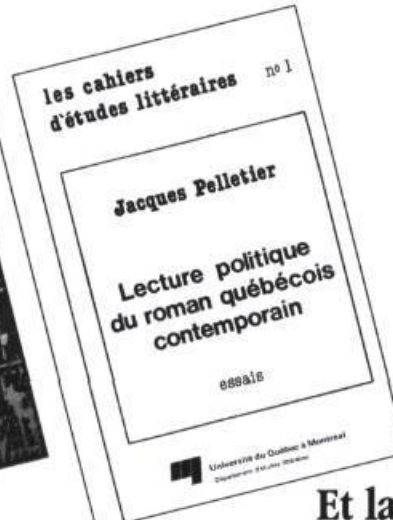


des quinze-vingt dernières années. « Tout ce qu'il y a de conservateur au Québec a utilisé *La génération lyrique* pour justifier la fin de l'État-providence. »

La place des intellectuels

On a reproché à Pelletier son discours « gauchisant », son côté « vieille gauche » qui serait resté accroché aux années soixante-dix ou, à la rigueur, au début des années quatre-vingt. En ce temps-là, le mot « idéologie » n'avait pas encore été rayé du vocabulaire ; on croyait que le monde se mesurait entre autres à l'aune de grands courants, que ces courants pouvaient être définis par les concepts de droite et de gauche... Et d'ajouter l'essayiste :

Depuis dix-quinze ans, « gauche » et « droite » sont devenues des mots tabous parce qu'il n'y a plus de grandes idéologies à dimension utopique ou eschatologique. Mais si on peut dire effectivement que ces grandes idéologies ont disparu, on ne peut prétendre pour autant que tous les groupes sociaux se rattachent aux mêmes valeurs. Et quand bien même on les appellerait autrement, il faut bien le dire : la droite existe toujours, la gauche aussi.



d'une croyance, d'une autorité. Ils sont devenus des médecins, des experts du social. »

Et la littérature ?

Voyez les titres des livres de Jacques Pelletier : *Littérature et société*, *Lecture politique du roman québécois contemporain*, *Le poids de l'histoire* (qui porte le sous-titre suivant : *Littérature, idéologies, société du Québec moderne*)... Il s'agit toujours de remettre la production littéraire en contexte, de sorte que puisse se dégager, ou du moins s'appréhender, un portrait d'ensemble de la société : un exercice auquel les écrivains devraient peut-être s'astreindre plus souvent. « On n'est plus dans une culture de l'écrit, personne ne peut nier cette évidence. Ça ne veut pas dire que les écrivains n'ont plus aucun rôle à jouer, bien au contraire. »

Ces intellectuels qui participent si peu au débat social, ce sont, pour une bonne part, les écrivains. Obnubilés par « la crise que traverse la littérature », ils en oublient de se mêler à la société, de l'analyser, d'en décortiquer les discours... Ils oublient en somme d'être là où ils devraient être, c'est-à-dire dans leur monde et dans leur temps, tout simplement.

Et c'est sans doute la leçon qu'on peut tirer d'un livre comme *Les habits neufs de la droite culturelle*. En cent vingt-cinq pages, Pelletier y dénonce les réformes des technocrates — réformes constamment recommencées, et qui ne semblent jamais aboutir — dans les domaines de l'éducation et des affaires sociales et, plus globalement, cette « dérive néo-conservatrice » qui nous conduit « sur des fausses pistes en forme de culs-de-sac ». Foncièrement à gauche, même si ça ne se dit plus, Jacques Pelletier a décidé de s'engager dans le réel.



Mais il est vrai que, au Québec, on n'a jamais trop osé utiliser ces notions. Tout comme les intellectuels, les universitaires n'osent guère s'engager dans les débats qui saisissent la société.

Ainsi, les intellectuels laissent monologuer les économistes : quand voit-on les premiers s'avancer sur la place publique et répondre au discours économique ? Les intellectuels sont ceux qui pourraient produire une réflexion globale sur la société, parler d'emploi, de technologie, réintroduire une éthique qui nous fait cruellement défaut. Et sur la partition du Québec, qu'ont-ils dit là-dessus ? Le plan A, le plan B : le gouvernement Chrétien a fait surgir des images apocalyptiques qui n'ont aucun sens dans notre contexte. Il faut voir d'ailleurs que le débat sur la partition arrive au moment précis où le « Oui » est sur le point de l'emporter.

Là-dessus, comme sur la notion de majorité, par exemple — cette majorité à pourcentage variable, à la mode ces temps-ci —, les intellectuels étaient pourtant les mieux placés pour remettre les pendules à l'heure. Ils doivent être là quand risquent d'être remis en cause de grands principes de démocratie.

Cela fait dire à Jacques Pelletier qu'on assiste, depuis une quinzaine d'années, « à une professionnalisation et à une désaffection des élites. Autrement dit, la société, la vie sociale sont divisées en compartiments étanches, sans que personne ne s'occupe de faire les liens entre lesdits compartiments. Chacun reste cloisonné dans son environnement immédiat, et en perd le sens général des choses ».

Ceux qui occupent tout l'espace, ce sont les économistes. « Ils ont désormais un statut social important. On les investit d'une compétence,